

une des églises de Rome. Voici que des faits nouveaux, sur le caractère desquels nous ne prétendons rien préjuger, mais que nous constatons toutefois avec consolation, préoccupent le peuple romain de la bonté, de la miséricorde et de la toute puissance suppliante de la sainte Vierge.

Une première lettre, écrite de Rome, s'exprime ainsi :

« Le jour de la saint Pierre, un ouvrier maçon, qui s'était cassé les jambes en plusieurs endroits en tombant d'un échafaudage, et qui depuis quelque temps se traînait de madone en madone (1) avec ses béquilles, pour implorer sa guérison, s'arrêta devant une image de la sainte Vierge, placée sous un espère de hangar servant de passage, non loin du quartier des Juifs (2) Il se mit à prier la madone avec sa ferveur accoutumée. A la fin, se relevant : « C'en est assez, madone, dit-il, voilà assez longtemps que je vous adresse de tous les côtés mes prières ; tenez, voilà mes béquilles ; je n'en veux plus, je vous les laisse ; vous n'aurez pas le cœur de m'abandonner, de me laisser au milieu du chemin ; vous êtes trop bonne pour ne pas me venir en aide et de me donner les forces nécessaires pour m'en retourner. » A peine eut-il jeté ses béquilles aux pieds de la sainte Vierge, qu'il sentit dans tous ses membres une commotion, et fut à l'instant guéri, aussi ingambe qu'avant son accident. Aussitôt il se mit à crier miracle. Les gens du peuple, qui connaissaient ses infirmités et la ferveur de ses quotidiennes prières, se mirent alors à le porter en triomphe à sa maison. La nouvelle du prodige se répand dans tous les carrefours ; et voilà tous les estropiés, tous les boiteux, tous les aveugles, tous les infirmes, d'accourir auprès de la compatissante madone : en quelques instans la place est envahie et toutes les rues encombrées ; c'est à qui priera plus fort et fera de plus pathétiques instances. Pour remercier la bonne madone et se la concilier davantage, on apporte des tapisseries, des draperies ; on dresse un autel ; on le charge de cierges ; on fait tout autour de magnifiques décorations, d'éclatantes illuminations avec le chiffre de Marie. On dit que chacun des jours suivans de nouveaux miracles s'opèrent. Le mardi les cierges étaient si entassés aux pieds de la madone, que, la cire coulant, le feu se mit aux tentures. La consternation fut alors générale : c'est un spectacle des plus touchans. Le peuple craignait que la madone ne fut brûlée : alors il se mit à prier pour elle, à demander grâce pour elle, avec des accents de désespoir. Heureusement on parvint à éteindre l'incendie. Pour éviter de nouveaux accidens et les désordres que pouvait occasionner une telle affluence, on donna ordre de transporter l'image vénérée dans l'église voisine. Un secrétaire du vicariat fut chargé de ce soin ; bien qu'il s'y fût pris la nuit, à deux heures du matin, et qu'il fût escorté d'un détachement de dragons ; le peuple ne voulait pas qu'on enlevât sa madone. Depuis lors elle est dans l'église de Santa-Maria-del-Pianto. L'affluence continue toujours à être la même ; mais le bon ordre est rétabli ; des troupes stationnent dans le voisinage : on entre dans l'église par une porte, et on en sort par une autre ; les cierges doivent être déposés sur une table et ne sont dressés que par les sacristains. On se soucie de entourer la madone d'un beau cadre : le peuple s'est apaisé et a recommencé ses prières avec plus de ferveur. Les infirmes petits et grands sont rangés en face du sanctuaire, devant la foule qui les presse et ne s'écarte que pour laisser passer les malades que l'on apporte de temps en temps. On a beaucoup de peine à maintenir dans des mesures convenables les élans pieux de ce bon peuple romain. Les *Ave Maria* et les litanies ne sont pas récitées à trop haute voix ; mais par intervalle, par exemple le matin, pendant la messe, au moment de l'élévation, les malades ou leurs parens redoublent l'ardeur de leurs prières ; alors la foule fait chorus ; on n'entend plus que les mots *gracia di bonissima madonna*, qui échappent de la bouche des assistans. C'est surtout le soir que ces ferventes prières se multiplient, elles émeuvent beaucoup tout cœur chrétien ; on ne peut entrer là sans être profondément touché du spectacle d'un peuple si plein de foi, si pénétré de la bonté de Dieu envers les hommes, et l'on ne s'étonne nullement que le Seigneur se laisse fléchir et lui donne de temps à autre des preuves d'une miséricorde qu'il sait si bien apprécier. On a compté sur une table placée devant l'autel vingt béquilles : on dit que plusieurs aveugles ont également recouvré la vue, et que chaque jour il y a de nouveaux miracles. L'on ne saura véritablement ce qu'il faut croire de tout cela, que lorsque la commission de la Congrégation des Rites, nommée par le Pape, aura fait son enquête. Néanmoins plusieurs ecclésiastiques connus ont été témoins de l'accomplissement d'un miracle opéré sur un estropié : des Frères français des écoles chrétiennes ont vu aussi un prodige opéré devant eux, celui d'un aveugle qui a recouvré la vue. Il est impossible que dans tout cela il n'y ait pas du vrai. La translation solennelle de l'image de la sainte Vierge dans l'église Santa-Maria-del Pianto et Penquite ordonnée montrent déjà que c'est une affaire sérieuse ; le silence de l'autorité n'est qu'une preuve de sa prudence. »

Une autre lettre est ainsi conçue :

« Le 2 juillet, vers neuf heures du soir, j'étais avec Monseigneur et Mademoiselle, lorsque Dorothee entre tout ébahie, en disant : « Un grand miracle vient de s'opérer à la Madone du Ghetto, qui avait guéri, il y a quatre jours, le maçon estropié ; la petite fille de la lavandara (blanchisseuse) qui habite en bas, vient de marcher. » Vous avez dû remarquer cette enfant toujours devant le palais, appuyée sur deux béquilles. Elle était née

sans pouvoir se servir de ses pieds, dont les os, ainsi que ceux des jambes, étaient mous comme du chiffon et ne pouvaient la soutenir. Assise sur l'escalier, en attendant que sa mère rentrât, les domestiques lui dirent : « Va prier la madone qui a guéri le maçon. » Elle s'y rend, appuyée sur ses jambes de bois, dont elle se servait très-lentement. Arrivée devant la madone, elle dit son chapelet, les litanies, le *Salve* et les oraisons jaculatoires. A peine a-t-elle fini qu'une voix lui dit : « Laisse tes béquilles et va-t-en. » Elle se lève et se met à marcher pour la première fois.

« Depuis le premier miracle, il y avait beaucoup de cierges allumés devant le tableau de la vierge et beaucoup de monde y priant, qui à la vue d'un prodige semblable, firent retentir l'air de ces cris : Encore un miracle !... A l'instant la foule se presse de toutes parts, la troupe arrive, s'empare de l'enfant. On vient nous avertir ; nous courons sur les lieux. Impossible de décrire rien de semblable : les cris, les pleurs, les *Viva Maria* ! se faisant entendre de toutes parts toutes les maisons instantanément illuminées, une musique improvisée, des chants d'allégresse... Ce peuple romain est inimitable, quand il s'agit d'amour et de reconnaissance envers la Mère de Dieu ; il n'y a pas de parole qui puisse rendre le jeu de ces physionomies regardant la madone amoureux, la suppliant tout haut de leur accorder à chacun la grâce qu'il sollicite... Un tel spectacle est capable d'émouvoir le cœur le plus endurci. Ne pouvant approcher ni de la madone, ni de l'enfant, nous rentrâmes, afin de l'attendre chez elle, où elle ne tarda pas à arriver, bien entendu sans ses béquilles, accompagnée de sa mère et des soldats. Dès qu'elle nous aperçut, elle vint se jeter dans nos bras, et nous raconta avec une simplicité charmante ce qui lui était arrivé. Ce qu'il y avait d'admirable, c'était cette pauvre mère qui s'écarterait en sanglotant : *Madona mia*, je suis indigne d'une telle faveur ! J'étais si fortement impressionné de cette scène touchante, que je n'ai pu dormir. L'affluence a été si grande tous les jours, qu'à moins de nous faire écraser, il nous a été impossible de pénétrer sous l'arcade où est la vierge. »

Voici les détails d'une autre merveille du même genre opérée au collège de Fribourg, en Suisse, par la vertu de la robe du Sauveur approchée de la jambe malade d'un élève anglais du nom de Clifford.

Cet excellent jeune homme, fils de lord Clifford, si célèbre en qualité de défenseur de la religion catholique, dans le parlement et hors du parlement d'Angleterre, avait eu le malheur de se fouler grièvement un pied, le samedi, 22 avril dernier. Dès le surlendemain, il se manifesta en lui des symptômes d'une longue et douloureuse maladie ; la jambe tout entière était prodigieusement enflée ; elle était devenue extraordinairement sensible au moindre attouchement. Trois médecins de Fribourg, MM. Lonhamps (le même qui avait été si longtemps retenu au Paraguay par le défunt docteur Francia), Quéré et Lager, reconnurent que le système nerveux tout entier était profondément attaqué, et, en effet, de deux jours l'un, le malheureux adolescent souffrait tellement de crises nerveuses et violentes, que quatre hommes vigoureux suffisaient à peine pour le retenir sur sa couche de douleurs. Souvent, pendant la nuit, ses cris involontaires troublaient le repos de ses camarades. Comme, à raison de son excellent caractère, il était également chéri de ses maîtres et de ses condisciples, les uns et les autres ne cessaient de prier pour sa guérison. Le saint sacrifice était souvent offert à cette intention, et chaque jour ses condisciples y joignaient la récitation du *Memorare* ! Tous les moyens humains avaient été mis en œuvre pour procurer au jeune malade au moins quelque soulagement, le docteur Mayor fut appelé de Lausanne, tandis que les premiers médecins de l'Angleterre étaient consultés par les parens du jeune infortuné, le tout sans succès, car nul n'avait pu même connaître ou définir la véritable nature de sa maladie.

Vers la fin de mai, l'on remarqua en lui, à onze heures du soir, les avant-coureurs d'une crise épouvantable. Cependant, et contre toute attente, le jeune homme tomba dans une sorte de sommeil léthargique, pendant lequel les ruisseaux de sueurs qui coulaient de son corps témoignaient seuls de la grandeur de ses souffrances. Au coup de minuit, il s'écria : Dieu merci ! tout est fini ! et il retomba immédiatement dans un sommeil parfaitement tranquille. Pendant cette heure terrible, il avait eu des songes effrayans, à la suite desquels la sainte Mère de Dieu l'avait assuré qu'il serait bientôt guéri. Depuis lors, les crises nerveuses avaient semblé se calmer ; mais sa jambe était tellement endolorie qu'on ne pouvait la toucher, même avec la barbe d'une plume, sans lui causer de vives douleurs.

Quelques jours plus tard, à sept heures et demie du matin, l'infirmier ayant observé les symptômes avant-coureurs d'une crise extrêmement violente, en fit avertir le père Recteur qui, à l'instant même, fit appeler les trois médecins. L'on étendit par terre des couvertures pour y coucher le patient et l'y fixer par de fortes courroies. Sur ces entrefaites était arrivée la nourrice du jeune homme, venue, dit-elle, pour fermer les yeux à son élève, ou pour le ramener, si cela était possible, en Angleterre. Il lui fut répondu qu'une crise était au moment de se déclarer, elle ne pouvait actuellement être admise près de lui. Interprétant ce refus de la manière la plus funeste la pauvre femme éclata en pleurs et en sanglots. Elle ignorait que la toute puissance divine allait lui rendre l'objet de ses regrets.

Pendant que l'on attendait les médecins, le père Recteur envoya le père Jeantier pour apporter le reliquaire ; il est enfoncé un fragment de la robe du Seigneur. Au moment où celui-ci entra, le reliquaire à la main, le jeune Clifford sentit une sorte de répulsion intérieure ; il lui semblait que la jambe malade se repliait comme pour échapper à son influence. Mais à l'instant

(1) Nos lecteurs savent que des madones sont placées devant un très-grand nombre de maisons à Rome. Ce pieux usage existe aussi en Belgique, notamment à Anvers.

(2) N'est-il pas remarquable que l'événement dont il s'agit dans cette lettre se soit accompli à l'église du Ghetto, ou quartier des Juifs, sur lesquels il paraîtrait annoncer des vus de miséricorde, déjà réalisées dans N. Ratisbonne ?